

mort du prochain ou, ce qui ne l'attendrissait pas moins, la sienne propre. Tony, qui ne concevait pas de moindres scrupules en voyant la plaisanterie poussée si loin, essayait pourtant de réconforter son pauvre cousin. Il lui faisait entendre qu'il surviendrait sans doute un désordre dont ils pourraient profiter pour s'enfuir, et que d'ailleurs le lever du jour leur en fournirait mille autres occasions.

Comme ils arrivaient au sommet—Ah, ça ! leur dit Scalabra en se retournant, je compte que vous ferez votre devoir en tout bien tout honneur ; mais je dois vous prévenir qu'en galant homme je casserai la tête au premier de vous qui ne paraîtra pas digne de ma confiance.

Cet avertissement mit fin, comme tu penses, au colloque des jeunes gens et leur ôta toute espérance où peu s'en faut. Tom leva les yeux vers le ciel comme pour se recommander à Dieu, et Tony le poussant du coude, fit un mouvement de résignation, comme pour signifier qu'il fallait se ranger modestement à son devoir de brigand.

On descendit alors le revers de la hauteur et l'on arriva parmi des amas de pierres éboulées sur le bord d'une ronie. Scalabra mit encore l'oreille en terre pour distinguer un bruit lointain, et sans perdre de temps il disposa son monde en embuscade, gardant pour lui le poste le plus périlleux.

C'était environ une demi-heure avant le jour. Les étoiles commençaient à pâlir. Tom et Tony le nez couché sur leur escopette, émus de compassion pour les malheureux qui allaient passer, poussaient bien, chacun à part soi, des gémissements étouffés, mais ils étaient plongés dans un fossé jusqu'au menton et placés trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se rien communiquer. Après quelques moments on entendit le roulement d'un carrosse. Sur vos gardes ! s'écria Scalabra.....

Assez, assez, mon cher ami, interrompit brusquement Nazarille, en voilà assez, il n'y a plus de pâté.

Pelloquin regarda son compagnon d'un air stupéfait.

—Oui, reprit tranquillement Nazarille, toute la farce est achorée.

Pelloquin porta vivement la main sur la tourte et reconnut qu'elle était vide. Nazarille l'avait si bien entretenu dans son récit qu'il avait eu le temps de manger tout le pâté à lui seul.

—C'est à dire, s'écria Pelloquin avec un coup-d'œil furibond, que la farce est jouée.

—D'ailleurs, reprit Nazarille, ton histoire n'est qu'un conte vulgaire qui ressemble à tout. Je l'ai lue cent fois depuis l'aventure de Gilblas avec les voleurs.

Pelloquin d'abord accablé rougit, pâlit, puis enfin s'écria :

—En sorte que tu me faisais jaser pour manger mon pâté ! Traître ! cela ne se passera pas ainsi, et nous allons voir....

Comme il se levait tout furieux et sans qu'on put prévoir à quelles violences il allait se porter, les branches du taillis s'écarterent ; un homme parut dans le plus ridicule costume de chasse qu'on put voir, et jetant un regard hébété sur le havresac entr'ouvert et les débris du déjeuner :

—Où diable, Messieurs, leur dit-il, ne vous gênez pas, et bon appétit. Savez-vous bien que ce havresac m'appartient ?

—Voilà, s'écria Pelloquin dans sa colère, voilà le goulu qui a mangé votre déjeuner !

—Faites excuse, Monsieur, reprit Nazarille, mon ami que voici l'a flairé, l'a trouvé. Il m'a invité à me rafraîchir ; j'ai accepté.... par politesse..... Je ne sais autre chose.

—Quoi ! malheureux, tu oses dire ?...

—Ce sont les propres paroles...

—Y ai je seulement touché, moi.

—Peu importe !

—N'as-tu pas tout pris ?

—A la prière et pour l'obliger.

—Il n'importe, messieurs, disait le chasseur, j'ai affaire à vous deux ; cela ne saurait se passer ainsi.

—Adresssez-vous à ce drôle, s'écria Pelloquin.

—Parlez à mon ami, dit Nazarille.

—Il n'importe lequel, disait le chasseur, et se tournant vers Pelloquin :

—Cependant, comme il paraît que c'est Monsieur qui a fait les honneurs de mes provisions, je veux bien lui déclarer qu'il m'en doit indemnité, ou que je me verrai forcée de le mener chez M. le maire de cette commune.

—Allez au diable, dit Pelloquin, je ne paierai point un déjeuner que je n'ai point mangé.

Et il prit une attitude si menaçante que le timide chasseur recula d'un pas en abaissant le canon de son fusil à la hauteur de la poitrine de Pelloquin, ce qui suffit pour le contenir.

—Voyons, mon ami, dit généreusement Nazarille à son camarade, tu m'as offert à déjeuner ; ta galanterie, que je me plaît à reconnaître, mérite salaire. Je veux bien te tirer d'embarras.

Et s'adressant ensuite au chasseur, en relevant son arme.

—Monsieur, je désire que cette affaire se termine à l'amiable et selon l'équité. Que voulez-vous de mon ami que voilà ? de l'argent ? il n'en a point, et vous cesserez de vous en étonner en apprenant qu'il est un des savants les plus distingués dont la France s'honneure. Mon ami est chimiste. Nous avons été dépeçés par une commission scientifique pour goûter les eaux thermales de ce canton. Le malheur a voulu que notre curiosité se soit arrêtée d'abord à cet excellent flacon, qui n'était pas précisément de notre compétence mais qui ne laisse pas d'avoir son mérite ; à présent, Monsieur, c'est

à vous de voir si nos talents peuvent en quelque sorte nous acquitter envers vous.

—D'autant mieux, reprit le chasseur visiblement radouci, que nous sommes d'assez proches frères. J'ai l'honneur, moi qui vous parle, d'être l'instituteur primaire de chez nous.

Et il ajouta, avec un gros rire qui lui ouvrit la bouche d'un demi-pied

—Je ne m'attendais pas à trouver de pareil gibier. Hi ! hi ! hi !

—Que vois-je, s'écria Nazarille, la chose me regarde directement, et je suis ravi de pouvoir rendre ce service à mon ami ; démeurez la bouche ouverte, je vous en supplie ; là bon. Vous avez dans ce coin une molaire entièrement gâtée, et qui suffirait, si vous la laissiez faire, pour empoisonner toute la mâchoire d'un requin.

—Il est vrai, Monsieur, dit le magister, elle me fait parfois souffrir.

—Et il vous en coûterait bien un écu pour la faire arracher ?

—A peu près.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir. J'en fais mon plaisir.

—Monsieur, votre pâlé valait bien ça. Je ne sais de quoi je dois le plus m'applaudir, ou de ce que vous avez une dent si gâtée, ou d'être si bien en état de vous l'arracher.

—Il est vrai, dit le magister, que cela est peu de chose pour des savants tels que vous.

—Pelloquin, saisissez Monsieur.

La suite au prochain numéro.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVRIL.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les Messieurs du Clergé et le Public en général, qu'une LISTE DE SOUSCRITION est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE, consistant en Messes, Hymnes, Psalms, Cantiques, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MOLT, organiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

C. P. LEPROHON,
Agent.

Montréal, 9 Avril 1843.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BIASSARD, curé de Longueil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements, ou directement à M. THALAM, Instituteur.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

A

TEAUMATURGE.

Petit volume nouvellement imprimé avec de bons cartes, se vend à la Librairie de

 RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,
Et chez les différents Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
 LIVRES DE RELIGION, DROITS, MEDÉCINE, LITTERATURE, &c. &c. &c.
 AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Papier de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MELANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente, 7½d.

Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.

Chaque insertion subséquente, 10d.

Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.

Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. G. PRINCE, PTRE. DE L'EVEQUE.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINCET,